

Brèves littéraires

Brèves

Déambulations

Dominique Blondeau

Numéro 63, hiver 2003

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4623ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Blondeau, D. (2003). Déambulations. *Brèves littéraires*, (63), 29–32.

DOMINIQUE BLONDEAU

Déambulations

J'avais regardé par-delà la cime des arbres, le ciel avait accroché mon regard. Il était gris et lourd, il drainait une rumeur d'orage. J'étais sorti sur le balcon. En bas, la ville ne me disait rien qui vaille, elle grondait son inépuisable lassitude : il me semblait entendre un râle d'agonie.

Cette pensée m'irrita — je veux dire que l'idée de la mort m'était insupportable. Depuis plusieurs mois, elle collait à ma peau, comme une femme s'acharne à nous aimer malgré nos dissensions.

Si une pensée horrible grignote une période de notre vie, elle s'apparente à des événements qui nous ont touchés de près. J'avais beau me débattre entre le souvenir de l'enfant qui n'était plus et l'agonie d'Irina, j'avais beau me dire que, sans elles, je continuais à être ce que j'étais — et ma vie aussi — je buvais plus que je n'aurais dû, je fumais du haschich, je baisais des femmes sans avenir.

Il y avait Jeff qui me tenait joyeusement compagnie. Il ne se demandait pas ce que le déclin de sa jeunesse, un jour, lui réserverait. Il se piquait, pratiquait des mauvais coups pour survivre. Il m'entraînait dans de nocturnes bacchanales d'où je ressortais l'âme inexistante, le cœur au bord des lèvres. De grands éclats de rire me secouaient. Le corps me brûlait : la

griffure d'ongles longs, les morsures de dents carnassières, marbraient ma peau.

Meurtri de toutes parts, je rentrais chez moi. Une chose est certaine, je ne mêlais jamais le souvenir de l'enfant qui n'était plus, ni l'agonie d'Irina à ces nuits amères, à leur consternante monotonie. Il n'y avait pas de surprises à attendre de ces hommes, de ces femmes qui se vautraient dans un rêve sordide.

Enivré par l'odeur du haschich et du sperme, je butais sur des corps endormis qui geignaient. L'aube ne tarderait pas à les surprendre. On aurait dit que leurs lamentations signifiaient la peur qu'ils avaient du jour et du soleil.

Cela s'était passé ainsi avant que je regarde par-delà la cime des arbres. La tête me faisait mal. Jeff dormait dans quelque jardin public. Il avait peu à m'envier. L'appartement que j'habitais me servait d'abri, rien d'autre : je me débrouillais pour en assurer le loyer. Je détestais les toits, le travail et les femmes à longue échéance. Seules l'enfant qui n'était plus et Irina surent m'initier à la tendresse. Ce sentiment très doux étouffa la violence qui grondait en moi. Elle me submergea à la mort de la petite fille.

Je les aurais peut-être quittées, un jour ou l'autre, pour suivre Jeff, pour suivre une femme que je côtoyais régulièrement dans le bar minable où nous allions nous perdre. Des filets de lumière lugubres assombrissaient ce lieu dans lequel un relent de musc et d'urine incitait à boire. Nous étions des silhouettes titubantes, profilées sur les murs chassieux. La femme que je côtoyais régulièrement contrastait sauvagement dans ce désordre puant, son visage casqué de cheveux blonds presque blancs, semblait

de craie et de cire lorsqu'elle apparaissait. C'était bien cela : elle apparaissait. Ses yeux clairs, hagards, s'attachaient aux miens, je refusais d'en lire le message.

Une vérité avait fini par m'obséder — là encore, comme une femme que nous rejetons —, celle de ne pas avoir aimé suffisamment l'enfant et de l'aimer d'une manière insensée maintenant qu'elle n'était plus. Je crois que l'agonie d'Irina m'entraînait dans un dénouement semblable.

Je me jetai sous la douche puis je bus plusieurs cafés. Dehors, la chaleur s'installait, tyrannique. Elle humilierait les corps, épuiserait les regards. La peau halitueuse aimerait les vêtements. Le mois d'août est tragique, il donne tout, il reprend tout.

Je me demandais dans quels endroits de la ville se cachaient Jeff et la femme que je côtoyais régulièrement, dans quels souterrains plus frais, ils évitaient les lames surchauffées du soleil. Je me demandais aussi pourquoi je les associais dans mon esprit : Jeff détestait cette femme. J'ai souvent pensé qu'il la désirait, mais elle ne lui prêtait aucune attention particulière.

Je bus un jus d'orange glacé. Naguère, la petite fille qui n'était plus me le servait. Elle me tendait le verre, ses yeux clairs emplis d'un sourire qui me ravissait. Comment s'y prenait-elle pour inscrire dans son regard tant de candeur obstinée, de radieuse féminité ? D'une manière troublante, elle ressemblait à Irina.

Je fixai le téléphone. Voilà ce qui m'attachait encore à Irina ! Un peu plus tôt, un peu plus tard, il sonnerait, la voix d'une infirmière m'apprendrait sa mort.

Nous nous étions dit ce que nous avions à nous dire. Elle m'avait conjuré d'aller vers l'essentiel... Doucement, je lui avais répondu que je savais cela depuis longtemps : la solitude qui nous conduit, de la naissance à la mort et, surtout, surtout, la vacuité du désir que deux corps expriment : ils font penser aux gens qui, sur le point de se noyer, s'accrochent l'un à l'autre avec une telle force haineuse, qu'ils finissent par couler. Oui, je savais cela, avais-je murmuré à Irina qui ne combattait plus la mort, elle qui avait tant aimé vivre. L'enfant qui n'était plus s'était révoltée, et moi avec elle.

Je me retrouvais sur l'avenue déserte. Il y avait les vacances, il y avait la torpeur de ce dimanche qui se lisait sur les visages que je croisais. Cette saloperie de solitude ! Je ne savais où rejoindre Jeff, déjà, il devait être soûl. Je ne savais où rejoindre la femme que je côtoyais régulièrement. Si je l'avais su, j'aurais été la baiser, je n'aurais plus songé à elle dans l'incongruité de cette matinée, alors qu'Irina mourait. Ne sachant rien, je m'assis sur le bord du trottoir. Je posai ma tête sur mes genoux remontés, et je m'endormis.

Quand je m'éveillai, des pièces de monnaie brillaient autour de moi. Je chavirai dans un éclat de rire forcené dont l'écho se propagea hors du quartier où j'errais.

Irina devait être morte, le téléphone avait dû sonner longtemps. Cela n'avait plus d'importance. L'essentiel de ma vie s'étalait à mes pieds : des petits ronds de métal qui me permettraient de survivre. Oui, Irina était morte et je commençais à l'aimer.